

Just à Baby, le Tinder de la procr



Comme d'autres, Christine utilise l'application Just a Baby pour trouver un donneur de sperme et se passer des services coûteux d'une clinique.

Tribune de Genève

TÉMOIGNAGE

CATHERINE COCHARD

En Suisse, Christine Goumaz, célibataire de 42 ans, ne peut pas prétendre légalement à un don de sperme. Elle a cherché de l'aide auprès de cliniques spécialisées en Espagne, où l'accès à des gamètes masculins n'est pas réservé aux couples mariés. Sans suite : « Le devis, sans garantie de succès, m'a ramené à la réalité. Vivant d'une bourse d'études pour finaliser ma formation d'enseignante, je ne peux tout simplement pas me le permettre. »

Alors, comment faire quand le temps presse ? Pour ne pas se mettre avec le « premier venu » disposé à lui faire un enfant, Christine utilise depuis six mois l'application Just a Baby. Sur l'écran de son smartphone, la Lausannoise fait défiler les profils. Un balayage de l'index sur la droite lui permet de sélectionner un prétendant. En cas de *match* (corres-

pondance), la conversation peut commencer. Sauf que Just a Baby ne sert pas à trouver l'âme sœur, mais à mettre en contact des personnes qui veulent avoir un enfant avec d'autres qui peuvent les aider.

« Il y a onze ans, je me suis mariée à l'église », raconte-t-elle. « Le projet était clair : fonder une famille. » Mais le couple se sépare après un an. Les années qui suivent le divorce sont marquées par une succession de rencontres décevantes, mais également par la découverte d'autres perspectives de faire famille, loin du modèle nucléaire traditionnel.

Lors d'un échange à Berlin, Christine se lance : « J'ai commencé à *swiper* sur Just a Baby. Ce qui m'a frappée, c'est la richesse des profils que je sélectionnais. Les descriptions étaient détaillées, les hommes parlaient de leurs valeurs, de leur état de santé, des résultats et de la date de leur dernier spermogramme, de leurs antécédents familiaux. »

Cette transparence médicale favorise la franchise. « Pour la première fois, je pouvais parler de mon désir d'enfant ouvertement, sans crainte de mettre l'autre sous pression », détaille Christine. « La relation sexuelle n'était plus un tabou, mais un acte porteur d'un espoir immense, celui de concevoir. »

En cinq mois à Berlin, Christine a

rencontré trois hommes via l'application. Avec deux d'entre eux, elle a eu un rapport sexuel dans l'espoir de tomber enceinte : « Cela n'a pas fonctionné, mais j'ai vécu des expériences humaines d'une grande richesse. »

L'envie d'aider

De retour à Lausanne, Christine a rencontré une première fois Pierre (prénom d'emprunt), avec qui elle a *matché* sur l'application : « Le contact est bien passé, j'espère qu'on se reverra. »

Père d'une fille qu'il a eue avec son ex-femme, le Romand est aussi le géniteur de trois autres enfants « issus de dons positifs ». L'application Just a Baby, il l'utilise depuis environ deux ans. Sur plus de 200 *matches*, seule une trentaine a mené à des conversations sérieuses. « Jusqu'à présent », dit-il, « j'ai rencontré cinq personnes, je suis passé à l'acte avec trois d'entre elles. » Et trois enfants sont nés à la suite de ces rapports.

L'idée de devenir donneur a mis « un certain temps à germer », confie Pierre : « Une collègue m'en avait parlé il y a longtemps. Mais à l'époque, j'étais fraîchement marié, je n'y ai pas plus pensé que cela. » Ce n'est qu'après son divorce qu'il se met à y songer plus sérieusement : « Ayant constaté les difficultés rencontrées par les célibataires qui voulaient avoir un enfant, j'ai eu envie de les aider. » Il se rend alors dans un centre de fertilité et effectue un premier don : « Puis, j'ai découvert l'app, et cela m'a semblé non seulement beaucoup plus simple, mais surtout plus accessible pour les femmes. »

Pierre dit répondre ainsi à une demande : « Un parcours de PMA ne devrait pas être aussi long et inabordable financièrement pour certaines personnes. » Le Romand aime aussi l'idée de laisser la future mère « choisir » le



Je peux enfin rencontrer un homme pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il pourrait m'apporter

Christine Goumaz
Adepte de Just a Baby

Comme sur Tinder, l'application Just a Baby permet de faire défiler les profils d'utilisateurs.

© ODILE MEYLAN/TAMEDIA.

La « démocratisation ultime de la procréation »

La médecin romande Vanessa Christinet, qui a longtemps travaillé auprès des minorités LGBT-QIA+, qualifie l'application Just a Baby de « démocratisation ultime de la procréation ». Elle y voit d'abord un aspect positif, en rendant la parentalité accessible à celles et ceux qui sont exclus du système traditionnel, les minorités, mais aussi « de nombreuses femmes hétéro-

sexuelles de 35 à 40 ans qui n'ont pas envie de renoncer à la maternité lorsqu'elles ne trouvent pas de partenaire adéquat ». Pour Vanessa Christinet, l'aspect procréatif de l'application n'est, au fond, qu'un détail : « Les véritables enjeux se situent ailleurs. Sur le plan psycho-légal, notamment, et cela concerne aussi bien les parents, toutes les typologies de parents, que les enfants. Comment régler les potentiels conflits qui peuvent découler de cette manière de concevoir un enfant ? Et *quid* du rapport de l'enfant avec ses géniteurs ? »

Pour la médecin, le problème n'est pas de juger les nouvelles formes de parentalité, mais d'étudier les risques : « Dans ce genre de situations, ce sont souvent les per-

sonnes les plus précaires qui paient le prix fort. Celles qui n'ont pas les moyens de faire une PMA ou de consulter une clinique spécialisée, dans des juridictions plus permissives en matière de procréation et d'accès à la parentalité, sont aussi celles qui auront le moins de ressources pour faire face à d'éventuelles complications juridiques ou psychologiques. » CA.CD



Cette app analyse votre **voix** pour détecter stress, an



Cette application pourrait bientôt détecter les signes avant-coureurs de plusieurs maladies, dont celle de Parkinson.

ROMARIC HADDOU

Tribune de Genève

Le principe est simple : vous parlez pendant une trentaine de secondes face à votre téléphone et l'application vous indique votre niveau de stress, d'anxiété et de bonheur. C'est la promesse de cette start-up de l'Ecole polytechnique de Lausanne.

Lancée il y a deux ans, la technologie a séduit plusieurs entreprises : elle a été intégrée à Teams, le service de visioconférence de Microsoft. Elle est aussi à disposition du grand public (app.virtuosis.ai) avec une interface qui propose un check-up régulier. Enfin, des sportifs de haut niveau commencent aussi à s'y intéresser.

Les fondateurs de Virtuosis, Lara Gervaise et Edoardo Giudice, voient plus loin : « Jusqu'ici, nous nous

sommes concentrés sur des aspects non médicaux. Virtuosis permet d'évaluer le bien-être, de prévenir certaines difficultés psychiques et de travailler sa communication. Désormais, nous en faisons aussi un outil de dépistage et de support au diagnostic pour certaines pathologies, en particulier les maladies neurologiques, cardiométaboliques et respiratoires. »

Comment ça marche ?

Quand il décrypte le spectre de la voix, le système passe en revue plusieurs dizaines d'indicateurs, des « biomarqueurs vocaux » tels que la tonalité, le rythme ou la monotonie. « La combinaison de ces paramètres renseigne sur l'état psychique de l'utilisateur ou suggère certaines pathologies », explique Lara Gervaise. « Nous savons par exemple que le diabète peut impacter le système nerveux au niveau de la mâchoire et favoriser un reflux acide qui peut abîmer les cordes vocales. Cela induit des changements dans la voix, et ils sont détectables. »

D'après les fondateurs, le champ d'application est vaste puisque Virtuosis pourrait repérer les signes avant-coureurs d'une trentaine de maladies psychiques ou somatiques : « Nous ob-

tenons de très bons résultats pour la détection de la maladie de Parkinson. Il est possible de repérer les tremblements dans la voix même lorsqu'ils sont infimes et non perceptibles à l'oreille humaine. »

« Dans le cas de certaines maladies neurologiques, il peut être assez facile de détecter un problème mécanique qui se traduit dans la voix », confirme le professeur Idris Guessous, responsable du Centre de l'innovation des Hôpitaux universitaires de Genève.

Nous recevons des demandes en désaccord avec nos valeurs ou pour des usages qui ne nous plaisent pas.

Nous les refusons systématiquement

Edoardo Giudice
Coconcepteur de Virtuosis

« Pour les troubles psychiques, c'est plus compliqué, il faut analyser la manière dont la personne s'engage dans la discussion. En cas de dépression, la voix sera généralement plus plate, monotone. »

Autre exemple : la détection de la ménopause. « Les changements hormonaux induisent des modifications au niveau du larynx », rapporte Lara Gervaise. « Ça fait longtemps que la science l'a identifié. Ce qui change avec Virtuosis, c'est que le *deep learning* (procédé qui permet à la machine d'apprendre à partir de grandes quantités de données afin de résoudre des problèmes complexes, NDLR) permet d'améliorer la fiabilité de la détection. »

Encore limitée à la santé mentale

Si l'outil est fiable pour de nombreuses pathologies, pourquoi s'en tenir à la santé mentale et au bien-être dans la version grand public ? « D'une part, nous continuons à récolter des données cliniques afin de consolider le système », répond Edoardo Giudice. « D'autre part, en termes de santé publique, il faut se demander si c'est pertinent de mettre un tel outil dans les mains de tout le monde. »